

[LETTRES DU MONDE]

Depuis deux ans (très exactement depuis notre numéro 2), Diogo Faia Fagundes rédige pour notre revue une chronique de la vie politique au Brésil, éclairée selon une orientation communiste de type nouveau apparentée à celle que nous nous attachons à constituer en France.

À la demande du Comité de rédaction, il a bien voulu accepter de nous raconter son parcours militant en sorte de mieux comprendre l'histoire singulière de sa subjectivation communiste.

DIOGO FAIA FAGUNDES : *MON PARCOURS MILITANT*

Lorsque le camarade François Nicolas m'a proposé d'écrire sur mon parcours militant pour la revue *Longues Marches*, j'ai été quelque peu déconcerté. Après tout, écrire sur soi-même – qui plus est sous une forme autobiographique – quand on n'est pas une grande figure politique est une démarche quelque peu suspecte : l'un des symptômes culturels les plus révélateurs de la logique hégémonique du capitalisme actuel ne serait-il pas justement cette surabondance de récits visant à exagérer l'importance de vies banales, comme c'est le cas avec la mode de l'autofiction dans le roman ?

Cependant, une fois le premier sursaut passé, j'ai vite compris ce qui était en jeu. Les camarades s'intéressent, je suppose, à la manière dont la formation de ma subjectivité militante peut aider à comprendre certains aspects et certaines tendances de l'histoire politique brésilienne récente. Après tout, l'une des nouveautés apportées par l'héritage maoïste à la culture communiste résidait sans aucun doute dans **l'accent mis sur la subjectivité** : ce n'est pas un hasard si une grande controverse a éclaté, au plus fort de la dispute politico-idéologique impliquant le Parti communiste chinois dans les années 1960 et 1970, autour du livre *Comment être un bon communiste* de Liu Shiaoqi.

Je m'efforcerai donc de suivre une approche qui privilégie les tensions (dialectiques ?) qui ont façonné mes conceptions de **ce que signifie la politique militante**, en phase avec sa pratique organisée autour de circonstances historiques spécifiques, afin d'en tirer d'éventuelles leçons dans un bilan englobant toutes ces années d'apprentissage. De cette manière, je pourrai relier cette réflexion sur mon passé aux textes que j'ai déjà écrits pour la revue, ainsi qu'identifier des questions qui dépassent ma propre individualité. J'espère ainsi que cet exercice ne deviendra pas un vain effort de mémoire, mais quelque chose de politiquement instructif pour moi et pour les lecteurs. C'est pourquoi je diviserai mon texte en trois parties :

- 1) enfance et adolescence ;
- 2) entrée à l'université et militantisme au sein du Parti des travailleurs (PT) ;
- 3) bilan de cette expérience et nouvelles étapes.

1. ENFANCE ET ADOLESCENCE

Je suis né en août 1994 (j'ai donc 31 ans) au sein d'une famille de la classe moyenne à São Paulo. Bien que mes parents n'aient jamais été militants, ils ont toujours voté à gauche. Je me souviens très bien de l'enthousiasme et de la joie qui régnaient lors de la première victoire présidentielle de Lula en 2002 : comme pratiquement tous mes camarades de classe disaient que leurs parents avaient voté pour l'autre candidat (le quartier où j'ai grandi est l'un des plus conservateurs de São Paulo), j'en suis venu à soupçonner mes parents d'être politiquement stupides !

La raison de ce choix politique tenait à une combinaison entre la dimension « sociale » du catholicisme profond de mes deux parents et le climat de résistance à la dictature militaire dans lequel ils avaient grandi. Ce **catholicisme familial** (je fréquentais l'église et lisais la Bible quotidiennement) valorisait avant tout l'aide aux pauvres, la haine des injustices sociales (en particulier l'inégalité) et une critique de la futilité et de l'arrogance des riches et des puissants. Il était donc naturel que le politicien qui parlait de s'attaquer aux inégalités sociales et d'aider les plus démunis suscite davantage de sympathie. Même

après avoir abandonné la religion (très tôt, avant l'adolescence), je reste, d'une certaine manière, encore aujourd'hui, bien qu'en des termes bien moins moralisateurs, l'héritier de ces valeurs qui m'ont été transmises quand j'étais enfant. Voici donc un premier élément à prendre en compte dans ce diagnostic subjectif : **le rôle du christianisme progressiste** – qui a exercé une grande influence sur la création du Parti des travailleurs (PT) et sur la lutte contre la dictature militaire – dans la culture brésilienne.

Outre ce christianisme, je cite deux autres grandes références de mon enfance : mes grands-parents maternels, avec qui j'ai beaucoup vécu, et les livres d'histoire et de géographie à l'école.

- **Mes grands-parents maternels** étaient tous deux ouvriers. Ma grand-mère travaillait dans l'industrie textile, avant de se consacrer entièrement aux tâches ménagères, et mon grand-père dans l'industrie métallurgique et le bâtiment (après avoir été pratiquement un serviteur à la campagne). Aucun des deux n'était particulièrement politisé en termes de conscience de classe (bien qu'ils apprécient Getúlio Vargas, le président brésilien qui a adopté les lois sur le travail), mais c'étaient des figures moralement inspirantes : je n'ai jamais revu de personnes aussi bienveillantes, intègres et honnêtes qu'eux. J'éprouvais donc beaucoup plus de sympathie pour ces simples travailleurs que pour les riches que je connaissais. C'est là l'origine de mon côté « rousseauiste », d'autant plus que mon grand-père adorait raconter comment, grâce à son expérience d'ouvrier, il en savait bien plus que les ingénieurs et les directeurs d'usine, ces soi-disant savants qui aimaient donner des ordres sans comprendre les réalités pratiques du métier. De plus, j'ai appris que la prospérité financière n'était pas nécessairement liée au mérite et à l'effort, puisque tous deux ont travaillé d'arrache-pied toute leur vie sans jamais parvenir à un niveau de vie confortable (sans les efforts herculéens de ma mère, qui a réussi à gravir les échelons sociaux, ils seraient probablement tous deux morts dans la pauvreté). En d'autres termes, l'existence de mes grands-parents était la preuve concrète du caractère illusoire de la méritocratie capitaliste.
- En revanche, **les manuels d'histoire et de géographie** de mon enfance présentaient un contenu clairement critique à l'égard des maux du capitalisme. Je pense que cela découle de l'influence intellectuelle qu'a exercée la gauche sur la culture brésilienne (y compris sur le marché des manuels scolaires) après la crise de la dictature militaire. Par la suite, dans un contexte marqué par l'ascension de Jair Bolsonaro, cela a donné lieu à un mouvement conservateur contre l'« endoctrinement » de la gauche dans les salles de classe, mais déjà à l'époque, le père d'une camarade de classe s'était indigné de livres qui présentaient Mao Tsé-Toung sous un jour moins sombre, ce qui l'avait poussé à déposer des plaintes officielles auprès de l'école. En effet, les manuels de géographie abordaient le néolibéralisme et la « guerre contre le terrorisme » de manière très critique, tandis que ceux d'histoire ne diabolisaient pas l'histoire des socialistes et des communistes, même s'ils en soulignaient les problèmes. Je me souviens bien qu'à cette époque déjà, j'éprouvais de la sympathie pour les dirigeants et les événements révolutionnaires, en particulier pour les expériences collectivistes et égalitaires (les cantines des Communes populaires de la révolution chinoise sont restées gravées dans ma mémoire, peut-être parce qu'elles correspondaient bien à ma vision de la justice sociale nourrie par les Évangiles), même si cela ne se traduisait évidemment pas par des actions concrètes.

Il faut toutefois préciser que, dès l'enfance, un autre courant s'est développé parallèlement dans mon esprit : **une attirance nihiliste** pour des formes culturelles et existentielles imprégnées de nuances sombres, mélancoliques et autodestructrices. Tous mes goûts musicaux (en particulier les variantes les plus agressives ou les plus tristes du rock) et cinématographiques se sont orientés très tôt vers ces voies. Cette tension (que je perçois chez de nombreux autres militants de ma génération) entre **nihilisme dépressif et communisme héroïque** allait prendre une intensité très vive tout au long de mon adolescence et au début de ma vie d'adulte. J'y suis d'ailleurs encore confronté, en réalité.

Au fur et à mesure que je découvrais le monde de la littérature au début de l'adolescence, ce côté nihiliste s'est aggravé. Il aurait pu être canalisé vers des voies très dangereuses, sans cette autre impulsion vers la justice. Je me souviens bien de l'impact que la lecture de *L'Antéchrist* de Friedrich Nietzsche a eu sur moi, au moment même où je me révoltais contre mon passé chrétien : je l'ai interprété comme une exhortation antimoraliste qui m'autorisait enfin à me libérer des chaînes chrétiennes ; presque comme un sésame pour être un crétin et un égoïste !

Mes idoles étaient des musiciens qui s'étaient suicidés (ou morts à cause de la drogue) et mes livres préférés traitaient d'expériences de **l'abîme psychique** : Dostoïevski, Kafka, *La Nausée* de Sartre (dont je ne connaissais malheureusement de la philosophie que cet existentialisme distillé en termes accessibles) et Albert Camus. L'accès à ces œuvres était possible grâce aux éditions de poche très bon marché que l'on trouvait dans les kiosques à journaux. Parallèlement à ce type de littérature taillée sur me-

sure pour conquérir le cœur d'adolescents désorientés, j'ai également commencé à acheter des livres qui semblaient exprimer une forme de révolte contre la civilisation bourgeoise : Proudhon (« *La propriété, c'est le vol* ») et Marx ont été déterminants. C'est ainsi qu'à l'âge de 15 ou 16 ans, j'ai lu *Le Manifeste communiste*, *L'idéologie allemande* et *Du socialisme utopique au socialisme scientifique* (ce dernier d'Engels) à un rythme effréné : ce furent les livres les plus importants de ma vie. **J'étais devenu un « marxiste »** ! Les deux derniers ouvrages, en particulier, semblaient offrir une philosophie globale permettant de lire l'histoire mondiale et d'interpréter d'autres doctrines et visions du monde. Il va sans dire qu'un adolescent en quête de certitudes ne pouvait appliquer ces enseignements que de manière assez dogmatique et avec une grande conviction...

Ce marxisme était purement littéraire et personnel, car je ne connaissais pas l'activité militante. Tout au plus, je discutais de ces découvertes avec ma petite amie de l'époque, et sur des forums Internet. Ces derniers, d'ailleurs, ont joué un rôle majeur dans ma formation : je passais des heures à lire des débats politiques et théoriques. Une personnalité du nom d'**Olavo de Carvalho**, très active sur Internet, a revêtu une importance particulière. D'innombrables partisans se rassemblaient autour de lui, tandis que nous, de l'autre côté, créions nos propres communautés destinées à contrer ses idées. C'était un philosophe conservateur autoproclamé qui avait été communiste dans sa jeunesse (toujours la même histoire...) et qui avait acquis une certaine notoriété grâce à sa présence dans les médias. Par la suite, il allait devenir le « gourou » de la nouvelle droite qui allait propulser Jair Bolsonaro au pouvoir, allant même jusqu'à désigner des ministres (comme celui de l'Éducation !). Ce qui me fascinait chez lui, c'était un mélange d'une grande ouverture d'esprit (il parlait de toute l'histoire de la philosophie et de la littérature) – ce qui m'a poussé, il faut le reconnaître, à chercher à découvrir les classiques – et d'une extrême vulgarité réactionnaire et obscurantiste.

La lecture de magazines et de journaux a également joué un rôle important. J'ai décidé d'acheter aussi bien les magazines de gauche que ceux de droite, afin de me forger mes opinions de la manière la plus impartiale et la plus réfléchie possible. Je me suis rapidement mis à détester le principal hebdomadaire de droite (intitulé *Veja* [Voir], le plus influent du pays) en raison de son ton vulgaire et sensationnaliste, qui faisait écho aux préjugés que j'entendais en classe : mes amis, tous issus de familles aisées, surtout ceux qui ne lisaient pas du tout, adoraient insulter Lula et le PT, y compris en termes personnels (Lula est souvent perçu comme un ouvrier analphabète qui n'a jamais vraiment travaillé, puisqu'il a toujours fait de la politique au sein des syndicats). Le sens commun au sein de la classe moyenne supérieure considérait que la gauche était la principale cause de la corruption dans le pays, et qu'elle se maintenait au pouvoir grâce à des programmes d'aide sociale (« *achat de voix* ») destinés à une population ignorante et misérable (principalement concentrée dans la région du Nord-Est). Le ton anticomuniste (associant le PT à Cuba et au Venezuela) faisait également partie du lot.

Tous ces facteurs (**préjugés de classe**, **xénophobie** à l'égard des habitants du Nord-Est, **anticommunisme** grossier) m'ont fait éprouver du dégoût pour l'antipétisme dominant dans mon milieu social. J'ai commencé à éprouver de la sympathie et du respect pour le PT en grande partie à cause de la colère que je nourrissais envers l'antipétisme, que j'associais à l'ignorance et à la défense des privilèges de la part d'une classe moyenne aussi aisée qu'incultivée ; après tout, le Brésil était sur une voie très prometteuse au début de la dernière décennie, avec d'innombrables avancées sociales significatives.

Tel était mon cadre « politique » avant d'entrer à l'université :

- un **marxisme** aussi confus que dogmatique, car assimilé, sans grandes médiations, à travers des livres ;
- une **haine** de l'anti-PT qui constituait le sens commun de la classe moyenne avec laquelle je vivais ;
- un certain **optimisme** vis-à-vis du Brésil.

2. ENTREE A L'UNIVERSITE ET MILITANTISME AU SEIN DU PT

J'ai intégré la licence de droit à l'Université de São Paulo à l'âge de 17 ans. Il s'agit de la première université du Brésil (fondée dès le début du XIXe siècle !), un lieu traditionnel de formation des élites politiques et bureaucratiques de la nation depuis cette époque. Je n'ai pas vraiment choisi le droit : je m'intéressais beaucoup à l'histoire et à la géographie, en particulier à la politique internationale, ce qui m'attirait vers la filière des relations internationales, mais mes parents m'ont conseillé de faire du droit, qui est le cursus « standard » pour ceux qui excellent dans les sciences humaines ici au Brésil.

Le droit ne m'a pas beaucoup intéressé, à quelques exceptions près : **le droit constitutionnel**, en raison du débat sur l'État, malgré son ancrage strict dans un cadre institutionnel et libéral ; **l'économie politique** (c'est ici une matière obligatoire au premier semestre) qui m'a fasciné et à laquelle je me suis consacré plus sérieusement sur le plan académique ; et **la philosophie du droit**, principalement en raison de la démarche philosophique qui m'avait converti au marxisme, bien que mon dogmatisme de l'époque m'empêchât d'apprécier tout ce que je considérais comme idéaliste (c'est-à-dire presque tout).

En réalité, le marxisme servait alors de rempart contre la « contamination » idéaliste du droit, pour lequel j'ai très tôt et avec arrogance commencé à nourrir un certain mépris. Il y avait toutefois une place pour le marxisme dans la philosophie du droit la plus dissidente : on étudiait par exemple Louis Althusser et sa critique de l'idéologie juridique. Ce fut une lecture qui m'a beaucoup marqué, en particulier ses articles sur la surdétermination et la dialectique matérialiste dans *Pour Marx*, qui me semblaient très lucides dans leur critique du déterminisme économique vulgaire.

Ce qui m'a vraiment passionné, cependant, c'est **la politique**, qui est une activité très riche (malgré les innombrables problèmes) dans cette faculté. Il existe des collectifs permanents qui s'affrontent lors d'élections pour le contrôle de l'organisme représentatif des étudiants et qui organisent sans cesse des réunions et des événements. Je me suis vite retrouvé plongé corps et âme au cœur de ce tourbillon. Enfin, mon marxisme cessait d'être une affaire solitaire ! Mais de quel marxisme s'agissait-il au juste ? Philosophiquement, j'étais passé de l'Engels de *l'Anti-Dühring* à Althusser ; en termes plus historico-politiques, mes références étaient des auteurs critiques de l'expérience russe après Staline, voire déjà sous Lénine. J'avais, en fin de compte, besoin d'expliquer l'échec de l'URSS et Trotsky me semblait la meilleure issue.

Ce qui m'a éloigné du trotskisme, c'est, outre l'expérience négative avec les organisations trotskistes, qui me semblaient très dogmatiques et même irresponsables – elles détestaient tellement Cuba qu'elles réclamaient la chute du régime ! –, **ma rencontre avec Mao** : « *De la pratique* » et « *De la contradiction* » ont été décisifs, mais aussi la lecture, un peu par hasard, d'un vieil ouvrage contenant les principaux documents chinois relatifs au conflit sino-soviétique. J'y ai pu constater qu'il existait une proposition de bilan critique bien plus intéressante (notamment parce qu'elle était liée à des expérimentations pratiques alternatives) de l'expérience soviétique.

Ce processus d'**intensification de la « marxisation »** s'est accompagné d'une certaine brusquerie culturelle. Comme je l'ai dit, non seulement j'en suis venu à qualifier tout ce qu'on m'enseignait en classe d'idéalisme bourgeois, mais même mes intérêts pour l'art ont été refoulés : **le monde de l'art** me semblait futile, dépolitisé, enveloppé d'une atmosphère individualiste et prétentieuse. De la même manière, je ne voyais pas d'un bon œil **le monde universitaire** en général. La riche et diversifiée intellectualité marxiste du Brésil, s'appuyant sur une infrastructure solide au sein des universités et des maisons d'édition, a nourri ma réflexion pendant ces années de formation, mais je me concentrais principalement sur l'aspect historico-politique de la tradition marxiste, notamment sur les débats relatifs à la stratégie et à l'organisation, sur l'histoire des organisations de gauche (internationales et brésiliennes) et sur les événements historiques les plus importants du XXe siècle. J'ai ainsi principalement étudié l'expérience du Parti communiste brésilien et du Parti des travailleurs, mais aussi celle des diverses organisations de gauche sous la dictature militaire. J'ai été aidé dans cette tâche par mes contacts avec des militants chevronnés de certaines de ces organisations. Cette **fréquentation de cadres plus expérimentés** (dont certains sont devenus de grands amis personnels) qui ont lutté contre la dictature militaire a été fondamentale pour me permettre de dresser mon propre bilan des erreurs et des réussites de ces partis.

C'est ainsi, imprégné de politique jusqu'au bout des cheveux, que **j'ai commencé à m'organiser**. Tout d'abord en participant à des campagnes électorales de gauche (comme la campagne victorieuse de Fernando Haddad à la mairie de São Paulo en 2012). Mais déterminante encore fut mon expérience au sein du SAJU : le Service d'Assistance Juridique Universitaire, un groupe d'extension universitaire lié au travail populaire. En quoi consistait-il exactement ? Dans le sillage de la lutte contre la dictature militaire, de nombreuses initiatives ont vu le jour pour mettre en relation des universitaires (médecins, juristes, etc.) avec les mouvements populaires. L'une de ces initiatives a été la création de groupes universitaires d'assistance juridique destinés aux mouvements alors émergents. Il ne s'agit toutefois pas d'une simple assistance technique : parallèlement aux services de conseil juridique, un effort d'éducation politique est mené, fondé sur les méthodes de Paulo Freire, un éminent éducateur populaire lié à la gauche chrétienne brésilienne (qui a d'ailleurs été influencé par Mao Tsé-Toung), qui allait devenir une cible privilégiée des attaques de la droite liée à Jair Bolsonaro. Outre cette inspiration tirée de Paulo Freire, le SAJU s'appuyait principalement sur le modèle organisationnel des **mouvements populaires brésiliens**, en particulier le Mouvement des travailleurs ruraux Sans Terre (le MST), avec lequel il entretient des liens.

J'ai d'abord participé à la branche du SAJU dédiée aux travailleurs sous-traitants de l'université, en particulier aux femmes chargées des tâches de nettoyage. La terrible réalité de la sous-traitance (une forme de précarisation du travail) devenait évidente lorsque nous tentions d'organiser ces travailleurs pour défendre leurs droits : les plus engagées disparaissaient soudainement de l'université. Elles étaient envoyées ailleurs par l'entreprise chargée du nettoyage, soucieuse de briser toute forme d'organisation de ces travailleuses hyperexploitées. Par la suite, j'ai participé au front lié au **mouvement urbain**. Nous nous rendions sur les lieux d'occupations de bâtiments abandonnés menées par des mouvements pour le logement dans le centre de São Paulo afin d'organiser des activités culturelles (voire des cours d'alphabétisation pour adultes), de la formation politique et un accompagnement juridique. Nous sommes même allés jusqu'à participer à l'occupation de nouveaux immeubles, menée en secret à l'aube. Cette expérience enrichissante, combinée à ce que j'avais déjà assimilé de Mao, m'a enseigné l'importance du lien avec les masses, marqué par des réunions empreintes d'un grand sens de la collectivité et même d'internationalisme, en raison de la participation d'immigrés, notamment haïtiens.

Cependant, au fil de ce militantisme, j'ai commencé à ressentir le manque d'une vision politique plus globale. Même si notre action était liée au marxisme, qui constituait le fondement de notre culture et de nos formations, nous ne rattachions pas notre engagement aux mouvements pour le logement à une stratégie générale capable de transcender les limites géographiques et sectorielles inhérentes à tout mouvement spécifique. Ce manque de vision politique, ajouté à un certain **fétichisme horizontaliste** très courant dans la culture « militante », m'a poussé à me tourner vers des organisations partisans plus structurées. J'ai flirté avec plusieurs d'entre elles, car elles sont très présentes à l'université.

Le Parti socialiste des travailleurs unifiés (PSTU), représentant une variante du trotskisme, m'impressionnait par la discipline et le sérieux de ses militants, mais son opposition intransigeante aux gouvernements du PT, à Cuba et au Venezuela me semblait compliquée, voire opportuniste : je percevais qu'il s'agissait d'**une forme d'opposition conçue comme une fin en soi**, toujours axée sur la dénonciation, même en cas de victoires et de progrès. Par exemple : une loi accordant des droits du travail inédits aux employées de maison venait-elle d'être adoptée ? La tactique consistait à dénoncer le PT pour l'insuffisance de cette loi. Pire encore : ces dénonciations étaient souvent impossibles à distinguer du type d'opposition menée par la droite traditionnelle, qui associait ces gouvernements à la corruption, voire au socialisme réel.

À l'époque, la droite brésilienne commençait à exploiter le thème de la corruption de manière démagogique (comme cela avait déjà été le cas à l'époque de l'opposition aux gouvernements « populistes » des années 50-60, ce qui avait conduit au coup d'État militaire de 1964), une tendance qui allait atteindre son apogée avec l'opération Lava-Jato qui a conduit à l'arrestation de Lula, et malheureusement, de nombreuses organisations de gauche ont fini par mordre à l'hameçon. Cet « oppositionnisme » dépend en réalité entièrement de la cible qu'il vilipende : sans l'existence du PT et de Lula, bon nombre de ces organisations perdraient leur raison d'être.

Je me suis alors rapproché de la Consulta Popular, un parti léniniste lié au MST, mais je me suis rapidement heurté à la question suivante : qu'est-ce qui distinguait cette organisation du PT, le parti de Lula ? Dans la pratique, elle fonctionnait comme une aile « externe » de gauche, servant à influencer le PT (et ses candidats) vers des positions plus combatives. Lorsque j'ai compris que je pouvais **agir ainsi de l'intérieur**, puisqu'il existait au sein du PT des tendances qui s'inscrivaient elles aussi dans la tradition marxiste (et même dans les expériences révolutionnaires du XXe siècle), j'ai jugé préférable de m'organiser au sein de ce parti, au sein de la tendance *Articulation de Gauche*. Cette décision a suscité une certaine crise, car le Parti, en plus d'être extrêmement réformiste – présentant presque tous les vices typiques (crétinisme électoral, faiblesses idéologiques, dépendance vis-à-vis des appareils syndicaux et électoraux, organisation laxiste et libérale, etc.), à l'exception du pro-impérialisme (en raison des particularités de notre formation sociale) –, s'engageait dans une voie de plus en plus dégénérée.

Cependant, **trois facteurs** m'ont incité à mettre de côté ces problèmes :

- 1) Le fait que le PT soit extrêmement détesté par les secteurs réactionnaires du Brésil, ce qui inclut pratiquement l'ensemble de la grande presse. Ils se moquaient bien de l'existence d'autres groupes de gauche (qui pouvaient même être considérés avec sympathie, puisqu'ils critiquaient le PT), mais nourrissaient une haine viscérale envers le Parti, haine qui s'est intensifiée lors du coup d'État contre Dilma et de l'incarcération de Lula. Pour ma part, **j'adorais militer au sein d'une organisation haïe par les réactionnaires !** « Être attaqué par l'ennemi est une bonne chose », comme le disait Mao. Et cette haine était étroitement liée au fait que le PT était la principale force du mouvement ouvrier et paysan, ainsi que le plus grand allié de Cuba et du Venezuela. En somme, le bon vieux anticommunisme.

- 2) La présence de nombreux communistes au sein du PT. Le Parti a été fondé par de nombreux anciens militants des partis communistes et de la lutte armée, qui ont contribué à élaborer les principales résolutions stratégiques et organisationnelles de la période la plus marxiste du PT (seconde moitié des années 1980, culminant avec la surprenante campagne de Lula en 1989, où il a failli l'emporter). Au sein de la formation où je militais, *l'Articulation de Gauche*, l'idée qui prévalait justement était de ramener le PT à la soi-disant « stratégie démocratique-populaire », cristallisée en 1987, qui consiste essentiellement en une voie chilienne vers le socialisme (mais avec une fin heureuse !) : une combinaison de lutte de masse, d'organisation partisane, de lutte culturelle et idéologique et de lutte électorale, dans le cadre d'un programme anti-monopoles, anti-grands propriétaires terriens et anti-impérialiste, afin de provoquer une rupture dans le pays. Dans un climat d'intensification de la lutte des classes, dû à l'offensive de la droite, la possibilité d'une **réorientation du Parti vers la gauche** ne semblait pas si farfelue.
- 3) Le caractère fortement petit-bourgeois de la gauche alternative au PT. Le principal d'entre eux, le Parti du socialisme et de la liberté (PSOL), était une scission parlementaire du PT dont l'activité principale consistait à conquérir les voix de la classe moyenne en vue des élections législatives. Son incohérence politique s'est révélée par la suite : aujourd'hui, il ne se présente plus comme une alternative et constitue la base du gouvernement Lula.

En tant que membre du PT (c'est-à-dire militant du PT), j'ai participé activement au **mouvement étudiant** à travers de nombreux collectifs. Au sein de la Faculté de droit, le Collectif *Contraponto* (qui existe encore aujourd'hui – en juillet, nous organiserons un cycle de formation basé sur les trois classiques du marxisme : Marx, Lénine et Mao), qui a remporté à maintes reprises la lutte pour le contrôle du centre académique. Au sein de l'Université de São Paulo dans son ensemble (c'est-à-dire toutes les filières confondues), nous avons créé le collectif *Balaio*, qui a également remporté la course à la présidence du conseil central des étudiants. J'ai été secrétaire des organisations étudiantes rattachées à l'Union nationale des étudiants (UNE, l'équivalent de l'UNEF en France). Enfin, j'ai été secrétaire national à la formation du Collectif *Disparada*, une organisation qui cherchait à transformer le PT non pas selon la logique d'une lutte interne inoffensive, mais à travers un mouvement de masse « **de l'extérieur vers l'intérieur** », avec un travail intense dans les quartiers périphériques et une présence dans diverses régions du Brésil. Grâce à ce collectif, nous avons fait élire une jeune conseillère municipale à São Paulo en 2022, ainsi qu'à Belém (capitale de l'État du Pará, dans le nord du pays) et dans d'autres grandes villes.

L'expérience des grandes manifestations de juin 2013, lorsqu'un véritable tsunami a déferlé dans les rues du pays, a également marqué ma vie politique. Et ce, pour **trois raisons** :

- 1) j'ai été directement confronté à une violence policière intense, avec notamment un recours massif aux gaz lacrymogènes, aux balles en caoutchouc et même à des chiens agressifs ;
- 2) j'ai eu le sentiment que le PT était devenu craintif et conservateur, trop attaché à ses positions institutionnelles pour tenter de tirer parti du mouvement à des fins progressistes ;
- 3) le constat que le mouvement avait été facilement coopté par des forces réactionnaires en raison de sa dépolitisation et de sa faiblesse organisationnelle, deux défauts transformés en prétendues vertus par un **fétichisme horizontaliste et ultra-démocratique** : contrairement à ceux qui célébraient son caractère anarchique et festif, je savais que cela ouvrait la voie au pire. En effet, j'ai vu des amis se faire tabasser par des nazis en plein milieu des manifestations ! Je n'éprouvais pas non plus la moindre sympathie pour la violence gratuite des « black blocks », qui me semblait relever d'un pur esthétisme visant à attirer inutilement la répression et la criminalisation.

Que puis-je dire de toute cette période durant laquelle l'activité politique a accaparé la quasi-totalité de mon existence ? La vieille **coexistence entre perspective révolutionnaire et nihilisme autodestructeur** a imprégné tout ce militantisme : l'intensité militante alternait souvent avec la dépression, dans une cyclothymie typique. Cette dépression, outre le climat politique épouvantable du pays (coup d'État, emprisonnement de Lula, montée en puissance d'une droite fasciste de masse, élection de Jair Bolsonaro), était peut-être liée au fait que, inconsciemment, je ne croyais pas à la possibilité de concilier mes convictions politiques, fondées sur le marxisme révolutionnaire et les grandes révolutions du XXe siècle, avec l'expérience du PT. En effet, la réalité du PT, malgré nos efforts, reposait sur un carriérisme sans principes, sur l'ascension sociale de ceux qui voient la politique comme un espace de croissance et de stabilité professionnelle, sur le « réalisme » des petits machiavéliques qui règnent dans la politique institutionnelle, sur le cynisme déloyal d'innombrables personnalités habiles à gravir les échelons en éliminant leurs concurrents. Je me suis rendu compte **trop tard**, après avoir essuyé de durs coups de la part d'anciens collègues convertis au statu quo du parti, que notre tentative de transformer le PT était illu-

soire. Lorsque ce Parti est revenu au pouvoir, toutes les vertus que la résistance face à la persécution lui avait conférées ont été effacées : il est devenu un gigantesque aimant pour les opportunistes, y compris plusieurs qui étaient auparavant farouchement opposés au Parti et avaient même défendu le coup d'État contre Dilma et l'emprisonnement de Lula.

Outre les déceptions liées à la politique électorale et institutionnelle, il a également été traumatisant de faire face à la **montée de pratiques fascisantes** associées à certains mouvements de gauche s'inspirant d'une version abaissée (et très américaine) de la lutte contre les oppressions (raciales, sexuelles, etc.). Au cours de la dernière décennie, ces thèmes ont commencé à être instrumentalisés de manière opportuniste à des fins individualistes (ils sont aujourd'hui même très présents dans le monde des affaires !), contaminant fortement la gauche brésilienne. Du jour au lendemain, il était devenu acceptable que des individus soient jugés sans pitié, sans droit de défense, sur la base d'une seule dénonciation, à condition que l'accusation émane d'une personne appartenant à une minorité. Même les vendettas motivées par la fin d'une relation amoureuse malheureuse devenaient des instruments d'exclusion et de persécution politique.

Comme je l'ai dit, mes lectures s'inspiraient du marxisme révolutionnaire. J'avais été très inspiré par Lénine, Mao et Althusser, par exemple. Or, tous ces auteurs sont extrêmement critiques à l'égard des illusions électorales de toute forme de « socialisme démocratique » ! Mon projet consistait à ramener le PT vers un socialisme encore ancré dans l'accumulation de forces électorales, quelque chose qui ressemblait davantage au SPD d'origine ou au PCI. Par conséquent, ces lectures (comme je l'ai dit, les documents de critique chinoise du révisionnisme de l'URSS ont été extrêmement importants pour moi) ne cadraient pas avec ma pratique réformiste, même si celle-ci s'ancrait dans des mouvements de masse. Il y avait là une conciliation difficile à mettre en œuvre, c'est le moins qu'on puisse dire.

Pour aggraver les choses, loin de s'orienter vers une modération, mes convictions se sont approfondies **au contact de nouvelles lectures**, comme celles d'Alain Badiou (une voie naturelle pour moi, compte tenu de mes influences). J'ai commencé à l'étudier avec beaucoup d'intérêt (en particulier sa phase militante la plus négligée, dans les années 1970) car j'y trouvais diverses critiques à l'égard de processus qui concernaient ma réalité : l'inertie conservatrice des institutions syndicales et des appareils, les mouvements sectoriels fragmentés et individualistes, l'opportunisme électoral inévitable d'un grand parti de gauche de masse, l'échec de l'« opposition de gauche » à faire autre chose que de se plaindre et de dire « vous verrez, quand ce sera mon tour, ce sera différent ». **Ma rencontre avec Badiou** m'a amené à participer brièvement aux derniers moments du Cycle d'études sur l'idée et l'idéologie (CEII), un collectif qui étudiait des auteurs tels que Badiou et Žižek. **Mon approche de la psychanalyse**, due à mes problèmes de santé et à mes intérêts théoriques, m'a également conduit à approfondir ma lecture de Freud et de Lacan.

Après la dissolution du collectif *Disparada*, juste après l'élection d'une conseillère municipale de notre groupe à São Paulo, une sordide trahison a conduit à la liquidation du groupe. Ainsi cette phase de ma vie liée à la gauche traditionnelle était définitivement close. Il ne me restait plus qu'à chercher de nouvelles voies.

3. BILAN DE CETTE EXPERIENCE ET NOUVELLES ETAPES

Avec la fin de mon militantisme au sein du PT, je me suis tourné vers **diverses activités intellectuelles**. J'ai participé à *Lavra Palavra*, un site web ¹ (pour lequel j'ai traduit de nombreux textes, notamment de Badiou) et une maison d'édition (qui a publié les deux *Manifestes de la philosophie* de Badiou en un seul volume) organisée par des communistes, qui, pendant un certain temps, a joué un rôle dans la formation intellectuelle des jeunes communistes brésiliens.

J'ai également organisé **un cours de formation sur la pensée de Mao Tsé-Toung**. Avec d'autres camarades, nous continuons à étudier l'expérience chinoise, y compris la Révolution culturelle. Je me suis lancé dans des études universitaires de philosophie, ce qui m'a amené à participer à des colloques et à rencontrer d'autres personnes intéressées par Badiou à travers le Brésil. Je suis toujours proche du Collectif *Contraponto*, dont j'ai fait partie, fondé en 2013 et toujours présent aujourd'hui à la Faculté de droit de l'USP : j'y ai organisé un cycle de formation sur Marx, Lénine et Mao à l'intention de ses militants.

¹ <https://www.lavrapalavra.com/>

Je me suis ainsi rattaché à **un nouveau communisme renaissant au Brésil**, bien qu'il soit encore semé de déformations et de limites, comme je l'ai déjà rapporté dans d'autres numéros de *Longues Marches*. On observe en effet une croissance considérable de l'attrait exercé par les jeunes intellectuels communistes, en particulier auprès de la jeunesse. Le sentiment d'une « fin de cycle », non seulement par rapport au PT mais aussi à d'autres expériences latino-américaines (comme le Venezuela), devient inévitable, ce qui m'a conduit à rédiger les textes que je publie dans la revue, généralement axés sur un travail de bilan.

Sur le plan organisationnel, il existe, en dehors des partis électoraux de masse et des prétendues avant-gardes partisans qui imitent une variante politique du siècle dernier, certaines initiatives expérimentales intéressantes. C'est le cas de l'Espace commun des organisations (l'ECO), issu de l'ancien CEII (dont j'ai parlé plus haut). S'appuyant sur une grande ambition théorique (impliquant l'utilisation de la « théorie des catégories » mobilisée par Badiou dans sa « *phénoménologie objective* » afin d'interpréter la reconstruction du matérialisme historique entreprise par Kojin Karatani), l'ECO, présent à Rio de Janeiro et à São Paulo, mène une série de recherches et d'interventions aux côtés de mouvements populaires, allant des cuisines solidaires aux mouvements pour le logement et l'agroécologie (comme la *Teia dos Povos*). Il s'est également rapproché des mouvements de travailleurs de plateformes (comme les livreurs à moto des applications de livraison de repas) et des mouvements coopératifs. Il ne s'agit pas de parier que l'ECO sera l'embryon d'une organisation communiste d'un type nouveau capable d'exercer une grande influence politique, car il faut reconnaître le caractère tâtonnant et encore flou de toute initiative pionnière, mais il ne fait aucun doute qu'il est difficile de trouver une autre organisation qui allie une telle capacité intellectuelle à un militantisme aussi dévoué et ancré dans la recherche et le travail de masse. L'expansion de l'ECO est aujourd'hui une tâche stratégique cruciale, dans la mesure où elle favorise **un militantisme communiste** qui non seulement ne se contente pas d'imiter des modèles déjà saturés (sans pour autant renier ce riche héritage de victoires et de défaites), mais cherche également à agir en étroite proximité avec les processus populaires.

Ainsi, **pas à pas**, à travers des réunions fraternelles et créatives, nous pourrions échapper au terrible nihilisme qui menace d'engloutir notre époque historique. Ce désenchantement vis-à-vis de la gauche réellement existante (y compris dans ses variantes « oppositionnelles »), loin de conduire à l'apathie ou à la submersion par le désespoir, est la voie la plus lucide vers **la ténacité militante**.

• • •